



De et avec **Roda Fawaz**
Mise en scène **Pietro Pizzuti**
Scénographie **Olivier Wiame**
Lumières **Xavier Lauwers**
Son **Marc Dautrepoint**
Regard amical **Eric De Staercke**
Acting et mouvement **Yorgos Karamalegos** (Physical Lab)
Costumes **Carine Duarte**
Assistante Costumière **Cathie Peraux**
Troisième oeil **Thierry Junod**
Voix off **Daniela Bisconti**

Une coproduction du Théâtre de Poche et de la Coop. Réalisé avec l'aide de la Fédération Wallonie - Bruxelles – Service du Théâtre. Avec le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING, Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge et de la Commission communautaire française.

REVUE DE PRESSE – Janvier 2020

Presse écrite

Le Vif – Estelle Spoto – Janvier 2020
L'Appel – Jean Bauwin – Janvier 2020
La Libre Belgique – Marie Baudet – 10/01/2020
Le Soir – Catherine Makereel – 16/01/2020
Focus Vif – Estelle Spoto – 16/01/2020

Radio

BX1+ – « [L'Invité culture](#) » – Fabrice Grosfilley – 08/01/2020
RTBF – « [Le Mug](#) » ([La Première](#)) – Elodie de Sélys et Xavier Vanbuggenhout – 09/01/2020
RTBF – « [Entrez sans frapper](#) » ([La Première](#)) – Jérôme Colin et Eric Russon – 10/01/2020
RTBF – « [Majuscules](#) » ([La Première](#)) – Eddy Caekelberghs – 12/01/2020

TV

BX1 – « [Hors Cadre](#) » – 10/01/2020
RTBF – « [Plan Cult](#) » ([La Trois](#)) – 11/01/2020
LN24 – « [LN24 Midi](#) » – 22/01/2020

Web

RTBF Culture – Christian Jade – 14/01/2020
Le Bruit de Bruxelles – Dominique Bela – 20/01/2020

Et Dieu créa la femme...

Après le succès de *On the Road... A*, Prix de la Critique de la meilleure découverte en 2016, Roda Fawaz revient seul en scène pour retracer le parcours de sa mère, Ahlam, née en Guinée, élevant seule à Bruxelles quatre enfants et se rapprochant de plus en plus de Dieu en remplacement d'un mari absent. *Dieu le père* est une émouvante ode aux femmes.

PAR ESTELLE SPOTO

Quand on arrive pour l'interview dans le petit local en plein zoning de Drogenbos, dans la salle que Zenel Laci (à la barre du succès *Fritland*, la saison dernière) a édifiée de ses mains, Roda Fawaz et Pietro Pizzuti sont en pleine discussion avec Carine Duarte, à propos des costumes de *Dieu le père*, le deuxième seul-en-scène de Roda créé prochainement au Théâtre de Poche (1). Et l'on comprend assez vite que, dans ces tenues, il sera question de mélanges. De mélange de cultures, mais aussi de genres. Des chaussures à talons sont notamment évoquées. Car dans *Dieu le père*, Roda Fawaz veut se dépasser. Il ne se contentera pas de resservir les plats qui ont fait le succès de *On the Road... A*, cartographie pleine d'humour de son identité multiple – né au Maroc de père libanais et de mère guinéenne, élevé d'abord en Guinée puis en Belgique, se faisant passer pour un Italien pour rentrer en boîte – qui le révélait il y a trois ans. « Par respect pour le public, par respect pour moi », dit-il.

C'est pour cela que, pour le mettre en scène dans son propre texte, il a choisi Pietro Pizzuti, alors qu'Eric De Staercke

l'avait dirigé précédemment. « Je me suis dit que c'était trop rapide de travailler à nouveau avec Eric, je n'aurais pas été capable d'offrir quelque chose de nouveau, confie Roda. Pietro fait partie des gens que j'admirais quand j'étais étudiant à l'IAD. En 2007, j'avais suivi son travail avec Angelo Bison sur *Histoire d'un idiot de guerre* (NDLR : Pietro Pizzuti, connu pour son jeu baroque chez Philippe Sireuil, Christine Delmotte ou Ingrid von Wantoch Rekowski, s'est aussi distingué comme traducteur et metteur en scène ayant fait connaître en Belgique Ascanio Celestini, avec Fabbrica, *Histoire d'un idiot de guerre* et Pecora nera), Pietro m'avait fait des retours précis et qui m'avaient beaucoup touché sur

« ON SE DEMANDE AUSSI, À TRAVERS MOI, C'EST QUOI, ÊTRE UN HOMME. »

On the Road... A. Et puis, Pietro me parlait avec un amour inconditionnel de ses parents, de son éducation, c'était tellement opposé à tout ce que j'avais vécu. Je lui ai parlé de mon envie d'écrire sur le rapprochement de ma mère avec Dieu. Il m'a donné un feu vert total. »

C'était il y a à peu près deux ans. Pendant quelques semaines, Roda Fawaz s'isole en Crète, pour écrire *Dieu le père* sort d'une traite, en sept jours, comme la durée de la Création divine. Roda l'envoie à Pietro, qui le lit immédiatement et appelle aussitôt son auteur pour lui dire de ne rien y changer. Les quelques retouches se feraient au plateau, dans le processus de mise en scène, que Pizzuti accepte d'endosser avec enthousiasme. « Roda est un comédien humble et doué, explique-t-il. C'est important parce que c'est un métier d'humilité, d'apprentissage permanent. On sent tout de suite chez un comédien s'il y a une gourmandise. Chez lui, c'est l'évidence. Je sentais qu'il y avait un potentiel de dépassement, la possibilité de se transformer, de se mettre en danger. Roda a l'audace d'enfreindre les codes, de porter des talons, lui qui est si viril et costaud. Je voulais lui apporter un terrain de jeu différent de celui qu'il a fréquenté jusqu'à présent. »

Adresses à Dieu

« Au commencement, il y a "Ahlam". C'est le prénom de ma mère. » Ainsi commence *Dieu le père*, qui, derrière son titre très masculin, est d'abord un portrait de femme. Un portrait rare, d'une de ces femmes qui n'ont guère la parole habituellement. Une femme née en Guinée, contrainte de quitter son pays pour suivre son mari, elle-même quittée et qui se retrouve, sans ressources, à puiser



ZVONOCK

Dans son deuxième seul-en-scène, Roda Fawaz retrace le parcours de sa mère, Ahlam.

en elle-même la force d'élever ses quatre fils. Cette force, elle la trouvera aussi, de plus en plus et de plus en plus manifestement en Dieu.

« Je suis parti de son parcours à elle parce qu'en sortant de *On the Road... A*, je ne voulais plus du tout parler de moi. Finalement, ça m'a rattrapé », reconnaît Roda Fawaz, qui, depuis son premier seul-en-scène, s'est fait connaître du grand public grâce au rôle de Nassim dans la série belge *Unité 42*. Ne se sentant pas auteur à proprement parler, il puise la matière de son écriture dans ses

propres souvenirs, en se laissant guider par ses sensations. Le déclic de l'écriture est venu à l'IAD, impulsé par l'écrivain belge Paul Emond, auteur notamment des pièces *Convives*, *Le Sourire du diable* et *La Danse du fumiste*. « Ça a été une vraie révélation, se souvient Roda. Je me suis dit : en fait, je peux écrire ! Et puis, à l'école, j'avais vite compris en observant tous les élèves qui sortaient avant moi que personne ne m'attendrait à la sortie. Les acteurs sont en demande, en attente, et ça ne fait pas du tout partie de ma nature. Parallèlement à ça, je faisais

beaucoup d'humour, de stand-up, mais j'avais la sensation que je n'exploitais pas toutes mes capacités, que le stand-up n'était pas assez riche pour que je puisse m'exprimer complètement. Donc j'ai écrit *On the Road... A* et j'ai pris confiance en l'écriture. »

Jouant comme *On the Road... A* sur le comique de répétition, comblant les frustrations du passé en disant ce qu'il aurait voulu dire mais n'a finalement pas dit, Roda Fawaz se permet dans *Dieu le père* de s'adresser à Dieu, de l'interpeller, parfois avec colère, en s'interrogeant aussi sur son propre rapport à la religion et à la foi. Et ce Dieu, comme le suggère le titre, se confond régulièrement avec la figure du père, voire avec la société patriarcale tout entière. « Prendre soin des femmes, ça, vous savez faire ! Les femmes c'est votre spécialité ! s'écrie le personnage de Roda. Ce que doit faire une femme, ce qu'elle doit porter, ses devoirs et obligations, ça oui, vous prenez le temps d'y penser mais quand il s'agit des enfants, il n'y a plus personne. Au commencement on donne la vie et après on disparaît ! »

Dieu le père est-il alors un spectacle féministe ? « Je dirais que c'est un spectacle humain, rétorque Roda. Et puis, je ne sais pas ce que c'est le féminisme exactement, même si je vois l'idée évidemment... C'est une ode aux femmes, ça, c'est sûr. Mais on se demande aussi, à travers moi, c'est quoi être un homme. Comment le devient-on ? Est-ce que ce n'est pas aussi en acceptant sa part de féminité ? » « C'est un spectacle qui est écrit par un fils sur cet événement majeur qu'est le rapport au sacré, complète Pietro Pizzuti. C'est un fils qui s'émeut, qui est très sensible à la manière dont le couple mère-père se transforme en couple mère-Dieu. Dieu le père, c'est la revanche que le fils prend pour dire ce qu'il pense à ce père. » La suite sur scène. ▽

(1) *Dieu le père* : au Théâtre de Poche, à Bruxelles, du 7 au 25 janvier ; la Vénérie, à Bruxelles, du 28 janvier au 2 février.

Jean BAUWIN – Janvier 2020



Le chemin de ma mère

DIEU, MON BEAU-PÈRE

Dans son spectacle *Dieu le Père*, Roda Fawaz raconte comment sa mère a trouvé refuge dans la religion, après avoir été abandonnée par son mari. Entre incompréhension et admiration, il dresse d'elle un portrait tout en tendresse.

Dans son seul-en-scène précédent, *on the Road... A*, Roda Fawaz, comédien belge d'origine libanaise, explorait ses multiples identités. Il y racontait sa jeunesse et déconstruisait les stéréotypes avec humour. Il ne pensait pourtant plus remonter sur scène pour parler de lui, mais une phrase de cette pièce, qu'il a beaucoup jouée en tournée, a germé en lui et a fait surgir ce nouveau texte, plus intime, plus grave, mais toujours aussi drôle. Il y disait : « *Dieu devient mon beau-père* », et il a eu envie de creuser cette relation, ce triangle souvent infernal. Dieu, sa mère et son père en sont les sommets, et lui se débat au centre.

Élevée dans un milieu musulman, sa maman reçoit cette religion par une transmission tout à fait naturelle et normale. Au début, elle pratique de loin, se contentant de marchander avec Dieu la guérison de son fils, en échange de quelques sacrifices vestimentaires. Elle croit en un Dieu rétributeur, qui récompense les bonnes actions et punit les mauvaises. Sous la pression familiale, elle donne à ses fils des noms de prophètes et Roda hérite de celui de Mohamed. C'est aussi le nom de son grand-père, mais « *dans les deux cas, c'est un prénom difficile à porter* », confie-t-il. Alors, il choisit de se faire appeler par son second prénom, Roda, pour favoriser son intégration.

PRIÈRES MAGIQUES

Très vite après la naissance de ses premiers enfants, sa maman reçoit des coups de son mari, comme si Dieu voulait la punir de le négliger. Les disputes sont quotidiennes et elle se souvient que son père l'avait mise en garde : « *Cet homme n'est pas pour toi !* » Mais elle avait seize ans à l'époque de ses fiançailles, elle était amoureuse, et à vingt ans, elle l'avait épousé. Si elle est la femme d'un seul homme, son mari lui, ne saurait se résoudre à une telle exigence. Lorsqu'elle tombe enceinte de Roda, il la quitte pour une autre, qu'il quittera aussi pour une troisième, et ainsi de suite. Le seul souvenir que Roda a de son père, entre zéro et six ans, c'est celui de son absence.

Sa mère, désormais célibataire, arrive en Belgique avec ses quatre mômes, et elle ressent le besoin d'aller plus loin dans sa quête religieuse. Elle éduque ses enfants dans la religion musulmane et Roda fait tout naturellement ses « *prières magiques* » sur son « *tapis magique* ». Il négocie avec Dieu, mais

Dieu se tait dans toutes les langues. Il se met alors à douter et, à vingt-six ans, il arrête tout cela, au grand désespoir de sa maman. « Je crois que j'ai arrêté de croire en Dieu quand j'ai commencé à avoir confiance en moi. »

LA PAIX DANS LA FOI

Sa maman reprend avec succès des études d'esthéticienne et ouvre son propre institut de beauté, Makki. Une réussite. Et puis, elle se replie dans sa religion, décide de porter le voile, de pratiquer davantage, et son imam devient sa nouvelle référence. Roda a du mal à la suivre et à comprendre pourquoi elle renonce à certaines libertés pour plaire à Dieu. Il s'adresse d'ailleurs à lui avec colère : « *Alors, parce qu'elle t'est dévouée, elle n'a plus le droit de disposer de son corps ? De jouir ?* » Mais l'auteur ne veut rien caricaturer, car, dans le même temps, elle trouve davantage confiance en elle grâce à la religion, elle s'épanouit et trouve un équilibre, une paix intérieure qu'elle n'avait jamais éprouvée jusque-là.

ADMIRATION

Roda veut montrer toute l'humanité d'une femme qui porte le voile. Les choses sont toujours plus complexes qu'on ne le croit, et le comédien-auteur aimerait faire réfléchir les spectateurs sur leurs propres représentations de la religion. Il cite le Coran : « *Celui qui croit en Dieu par peur n'est pas un croyant, c'est un esclave. Celui qui croit en Dieu dans l'espoir d'obtenir quelque chose n'est pas un croyant, c'est un commerçant. Celui qui croit en Dieu pour l'amour de la foi elle-même, celui-là est un croyant.* » On sent chez lui toute l'admiration qu'il porte à sa maman qui a fait un chemin spirituel qui lui donne aujourd'hui une nouvelle solidité. Elle a cessé de se soumettre aux hommes lorsqu'elle s'est soumise à Dieu. Et Roda rappelle que le mot islam signifie paix autant que soumission. Et plutôt que de travestir la soumission dans son sens négatif, il la voit comme une des formes de l'humilité : « *il y a toujours plus grand que nous.* »

Durant tout son spectacle, Roda s'adresse à Dieu avec colère. Il le dépeint comme un être rancunier, jaloux et vengeur. La charge peut sembler rude et le propos paradoxal, puisqu'il s'adresse à un Dieu auquel il ne croit pas. Cependant, si l'interlocuteur n'était pas Dieu, mais lui-même, ce fils délaissé par son père ? Et si cette prière d'athée ou d'agnostique n'était en fait qu'une méditation, une forme d'introspection ?

AU-DELÀ DE SOI

Toujours est-il que sa maman lui demande de reprendre contact avec son père devenu riche et menant la grande vie au Maroc. Roda va le voir et reçoit de lui des conseils étonnants : « *Nique ta femme, elle t'aime. Aime-la, elle te nique.* » Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça ne l'aidera pas à se sentir en confiance avec les femmes. Il s'interroge sur la force de tous ces conditionnements qui façonnent l'individu. « *Quel homme vais-je devenir ?* », se demande-t-il.

Pietro Pizzuti, le metteur en scène, veut offrir un véritable spectacle de théâtre et pas un stand-up. Il promet un jeu baroque, décalé, qui invite le spectateur à la réflexion. « *Le baroque, c'est l'idée de casser la ligne, de créer des courbes, d'associer des éléments contradictoires, de créer des tensions* », explique-t-il. Il veut pousser Roda au-delà de ses limites, là où il n'est jamais allé. Et c'est ce que l'auteur voudrait aussi : faire naître chez le spectateur des questions qu'il ne s'était jamais posées, pour porter un regard plus humain sur les autres, sur ceux qu'il ne comprend pas, ou qu'il a vite fait de juger. « *Toutes les barrières qu'on a, on peut les faire tomber*, dit-il. *Rien n'est définitif, tout est possible, tout peut évoluer. T'es pas obligé de t'enfermer dans quelque chose. Et ça crée un esprit critique.* » ■

"Dieu le père", au nom de la mère

Roda Fawaz livre au Poche un nouveau seul en scène tout en doute et en douceur.

Roda Fawaz avait conquis le public par un premier seul en scène largement autobiographique, *On the road... A* - et reçu avec une fougue canaille son Prix de la critique de la meilleure découverte.

Passé aussi par la case cinéma et télévision (en geek à bonnet plutôt sérieux dans la série belge *Unité 42*), le comédien est de retour sur les planches du Poche, avec un nouveau solo abondamment nourri de son histoire personnelle, et plus précisément du parcours d'Ahlam ("*en arabe, ça veut dire rêve*"). Femme amoureuse, mère dévouée, épouse bientôt désavouée, elle qui a grandi dans la religion musulmane et en fait un des piliers de l'éducation qu'elle donne à ses fils, se tourne toujours davantage vers Dieu. Mais ouvre en parallèle un salon de beauté...

Prières d'enfant, doutes d'ado

De quoi soulever moult questions chez le petit Mohamed, troisième de la fratrie, de son propre apprentissage des prières qui exauceront ses vœux d'enfant aux doutes et divergences qui le gagnent en grandissant, et incluent une réflexion sur le rôle de la femme non seulement dans l'islam mais dans la famille, la société.

C'est sans ambage (et dans un face-à-face en gros plan) qu'il s'adresse à Dieu le père : "Dis, toi qui sais tout, qu'est-ce qui est plus compliqué ? Un homme qui doit s'occuper seul de deux femmes ? Ou une femme qui doit s'occuper seule de quatre enfants ?"

Pois sauteur

S'il aborde des sujets importants, voire clivants - jusqu'au port du voile, grand vecteur de crispation des débats -, Roda Fawaz (dont on ne saura pas pourquoi ni comment il adopta le prénom de ce père si fuyant) s'y engouffre avec sa vitalité de pois sauteur, les embrasse d'un souffle bienveillant, humaniste en somme, sans pour autant jamais les vider de leur contenu politique.

Mis en scène par Pietro Pizzuti, lui aussi ludion à ses heures et que toucha singulièrement le sujet, *Dieu le père* s'articule avec clarté dans une structure scénographique sobre (Olivier Wiame). Sous les lumières efficaces de Xavier Lauwers, et grâce à quelques artifices techniques bien dosés (création sonore de Marc Doutrepoint), l'auteur et comédien virevolte d'un personnage à l'autre (mouvements réglés par Yorgos Karamalegos), glissant au passage sa souple silhouette dans celle de sa mère avant qu'elle renonce définitivement aux décolletés et aux mini-jupes.

En rodage encore, ce nouvel opus de Roda - d'une écriture joliment rythmée et déjà très bien reçu - va, à n'en pas douter, gagner en souplesse et en précision dans les transitions indispensables à sa substance.

"Dieu le Père": Roda Fawaz : une " bête de scène " ! Amour (de la Mère), religion et humour, une joyeuse cohabitation ! ***



Il y a 4 ans on découvrait Roda Fawaz aux Riches Claires dans "On the road... a", mis en scène par Eric De Staerke. Un savoureux stand up sur la difficulté d'être musulman en essayant de déguiser (vainement) cette identité. Récompensé par un Prix de la Critique ("découverte"), repris par le Théâtre de Poche, exporté à Avignon : la reconnaissance d'un talent. Le Poche donne une seconde chance à Roda/Mohammed dans une mise en scène hyper-dynamique de Pietro Pizzuti.

"Dieu le Père" part toujours de la biographie de l'auteur/acteur mais sous un angle différent, une mère omniprésente et très croyante et un père absent et irresponsable. On fait quoi de cette cacophonie initiale ? La recherche d'identité adolescente, aut centrée et comique dans "On the Road... a" devient ici un regard adulte sur la cellule familiale et la religion musulmane. Aïe, aïe aïe, sérieux tout ça ? Engagé, bien-pensant donc ennuyeux ?

Que nenni, avec la touche Roda mettant son personnage à distance, incarnant tous les rôles, lui, le Père fuyard, parfois la Mère abandonnée et le Dieu qui envahit progressivement la Mère, on a un puzzle en mouvement. La dynamique travaillée du corps et de la voix, métamorphosés, nous font passer d'un récit classique à un univers plus baroque où le double jeu occupe la scène. Roda, d'abord simple témoin de sa vie, dialogue avec son père absent ou...Dieu par un smartphone en mode "selfie confidentiel" aux images projetées sur écran.

Mais il devient aussi, alternativement, un acteur survitaminé, dopé par un costume d'un rouge éclatant et une chorégraphie du corps qui nous l'offre en mode "performance" : une bête de scène qui séduit un public en mode "standing ovation" à la fin du spectacle.

Et l'histoire? Un hommage à une mère courageuse devant affronter à la fois les infidélités à répétition d'un mari polygame de fait, multipliant conquêtes et enfants de par le monde donc de plus en plus absent. L'atterrissage de la maman du petit Mohammed à Bruxelles avec trois autres frères, dont un sourd muet, sa débrouillardise pour nourrir sa famille en ouvrant un salon de bronzage, puis le retour progressif à la religion, avec voyage à la Mecque et port du voile revendiqué : un fil conducteur en forme de cordon ombilical .Avec deux scènes d'anthologie qui nous font mourir de rire : une engueulade du père, vraisemblable et... fausse, et une engueulade d'un employé communal prenant sa mère pour une illettrée ; tout aussi imaginaire et tellement "juste" : du vrai théâtre où le rire ouvre la réflexion.

Le père irresponsable et l'employé à la limite du racisme méritaient la claqué imaginaire qu'ils prennent. La défense d'une mère portant le voile islamique par intime conviction et par force de caractère et pas pour "obéir" à un mari volage, contredit le cliché de la femme musulmane soumise et introduit le malaise du fils à la fois mécréant et admiratif d'une forte femme. Mais cette "morale de l'histoire" (Dieu le Père ou la Déesse Mère ?) est insinuée, pas imposée, dans une bonne humeur générale, communicative, qui ouvre le champ des nuances sur l'Islam, ses clichés et les clichés qu'il suscite.

LE SOIR

Catherine Makereel – 16/01/2020

Dieu le père Roda, ce mécréant au grand cœur

Ne vous fiez pas au titre. « Dieu le père » voue un culte à la figure d'une mère. D'une sincérité ravageuse, le seul-en-scène de Roda brise quelques idées reçues sur la femme musulmane.



On savait déjà que Roda Fawaz pouvait être une bête de scène. Depuis son *On the road... A*, sacrée meilleure découverte de l'année par les Prix de la critique en 2016, on connaissait son explosif potentiel comique. Mais ce qu'on ne savait pas, c'est que, sous le capot du fougueux bolide, se cachait aussi quelques pistons plus doux. Alors que le comédien dévoile toujours un peu plus de sa mécanique autobiographique, quelle surprise de trouver, entre les bougies et l'alternateur, de solides pièces de tendresse.

Après avoir consacré son premier seul-en-scène à questionner son bagage identitaire – il est né au Maroc, a grandi en Guinée, a la nationalité belge et a passé sa jeunesse à se tailler une gueule d'Italien pour ne pas se faire refouler des boîtes de nuit – Roda creuse aujourd'hui une autre partie de son histoire personnelle. Avec *Dieu le père*, mis en scène par Pietro Pizzuti, le jeune homme aux racines plurielles remonte à la source familiale. Il y sera question de son père, un peu, mais aussi et surtout de sa mère, femme pieuse et courageuse qui élèvera seule ses quatre garçons. Mariée très jeune à un homme adepte de la polygamie, Ahlam trace sa route contre vents et marées avec, pour principale boussole, sa foi en Allah. Une ferveur religieuse qui ne l'empêche pas de trouver sa voie vers une vie émancipée, à sa manière, loin des clichés sur les femmes musulmanes, soumises et cloîtrées.

Avec beaucoup d'humour, le comédien raconte les petits arrangements entre amis que sa mère conclut avec le Très Grand, comme cette promesse de ne plus porter de décolleté si Dieu fait en sorte que ses enfants naissent en bonne santé. Ses fils ont des noms de prophètes (dont Roda, alias Mohammed de son vrai prénom), ce qui ne l'empêche pas d'ouvrir un salon d'esthétique, et donc d'œuvrer à rendre les femmes belles comme de tentatrices pécheresses.

Bondissant sur la scène, Roda passe d'un personnage à l'autre – son père, sa mère, son grand-père, ses frères, un employé communal, un accompagnateur de pèlerinage à la Mecque – avec une agilité de tous les diables. Et puis, il y a ses propres apartés avec le Très Haut, dont il n'est pas vraiment un fervent adepte mais à qui il s'adresse, par GSM interposé, pour tenter de comprendre cette relation rocambolesque qu'entretient sa mère avec Dieu.

Loin de faire l'éloge de l'Islam, Roda raconte simplement le destin d'une femme à qui la vie n'a pas fait de cadeau – on imagine que venir de Guinée pour immigrer en Belgique où, abandonnée par le père de ses enfants, il s'agit de nourrir, loger et élever quatre gaillards n'a pas été une sinécure – et comment la foi fut, pour elle, un phare dans la tempête.

A l'heure où les discussions sur le voile islamique provoquent encore des crispations, entre autres débats sur la place des femmes dans la religion, *Dieu le père* vient poser un baume salvateur sur ces spasmes identitaires qui agitent le politique. Quel que soit le chemin spirituel qu'on se trace, qui a le droit de le juger ou de s'y opposer quand il accompagne une forme de libération, comme cela semble être le cas d'Ahlam ?

Jusqu'au 25 janvier au Théâtre de Poche (Bruxelles). Du 28 janvier au 2 février à la Vénérie / Espace Delvaux (Watermael-Boitsfort).

Critique scènes: Dans les yeux de ma mère

Roda Fawaz est de retour, plus flamboyant que jamais sous l'influence du très baroque Pietro Pizzuti. Dans *Dieu le père*, créé au Théâtre de Poche, il trace le portrait de sa mère tout en interrogeant son propre rapport à la religion. Hyper personnel, universel et diablement touchant.



Depuis sa révélation dans *On the Road... A* (Prix de la critique de la meilleure découverte en 2016), on savait que Roda Fawaz avait de l'abattage, qu'il pouvait à lui tout seul porter une galerie de personnages et résumer une existence entière, la sienne en l'occurrence. Le comédien pousse la performance un cran plus loin dans son nouveau spectacle *Dieu le père*, en s'alliant à Pietro Pizzuti, qui en signe la mise en scène, et au chorégraphe Yorgos

Karamalegos pour la mise en mouvement ([lire aussi l'article du Vif](#)).

Le voici donc, virevoltant, en chemise fleurie, enfilant à l'occasion des escarpins pour un pas de danse voguing en discothèque ou une queue-de pie rouge pétant tombée du ciel. Apparemment infatigable, il bondit d'un cercle de lumière à l'autre comme il passe d'un interlocuteur à l'autre. Il y en a essentiellement trois.

La première, autour de laquelle tout le spectacle tourne, c'est sa mère: Ahlam, que le comédien ne pas lui-même mais qui est présente à travers la voix, caressante mais ferme quand il le faut, de Daniela Bisconti. Sa mère, Guinéenne, fiancée à 16 ans avec un Libanais qui lui fera quatre enfants -Roda est le troisième-, lui imposera un exil en Belgique et la polygamie avant de la quitter définitivement alors qu'elle est enceinte du quatrième. Une femme qui tracera son chemin malgré les obstacles, en puisant une partie de sa force dans la foi.

Dieu, parlons-en puisque c'est le deuxième interlocuteur de Roda, qui s'adresse à lui par l'intermédiaire de son smartphone, se filmant en direct en gros plan et les images étant projetées sur le totem/stèle/monolithe sacré et désacralisé au centre de la scénographie. Et il n'est pas tendre avec le divin, le Roda. Face aux malheurs de sa mère, pourtant tellement dévouée, Dieu semble bien insensible, d'après ses dires. Mais aussi rancunier, possessif, cruel. Un genre de concentré de tous les défauts de la gent masculine dans un patriarcat. Une figure paternelle peu recommandable mais peut-être pas plus que son père lui-même.

Troisième interlocuteur et le compte est bon: le père, essentiellement absent, volage, autoproclamé self-made-man, avec qui -sa mère y tient- Roda doit garder le contact. C'est le comédien qui l'incarne, mais en transformant électroniquement sa voix façon Dark Vador (autre père peu recommandable).

Tout en retraçant le parcours d'une de ces femmes qui ont peu le droit à la parole dans la cité, c'est bien sûr de lui, emberlificoté dans cette trinité compliquée, que Roda Fawaz parle. Il le fait avec beaucoup de sincérité et d'humour, en jouant notamment sur le comique de répétition et se permettant même, à travers une brève scène de crime, un clin d'oeil à sa participation à la série policière made in RTBF *Unité 42*. Et par la même occasion, il s'affirme comme un auteur qui touche droit au coeur.

Dieu le père: jusqu'au 25 janvier au Théâtre de Poche à Bruxelles, www.poche.be, et du 28 janvier au 2 février à la Vénérie à Bruxelles, www.lavenerie.be.

"DIEU LE PERE" : LE VOILE MUSULMAN EN QUESTION



CRITIQUE. « Dieu le père » de et avec Roda Fawaz / Mise en scène Pietro Pizzuti. Jusqu'au 25 janvier au Théâtre de Poche (Bruxelles). Du 28 janvier au 2 février à la Vénèrie / Espace Delvaux (Watermael-Boitsfort).

Diable, comment en arrive-t-on là? Croire que si nous mangeons, buvons, dormons, sautons, courons, crions, chantons, c'est grâce à Allah; croire qu'une femme en mini-jupe, forcément c'est pour déplaire à Dieu, croire qu'appeler son enfant Bryan au lieu de Mohamed pourrait porter malheur... Comment est-ce possible?

Le petit garçon Roda n'en peut plus de ce Dieu omniprésent dans son cocon familial. Il lui prend tout: père, mère et impose ses règles.

Les nerfs à vif, le cœur plein de rage, la voix grave, on s'imagine parfois qu'il aimerait en découdre, mais se garde, se contrôle. Pas de fatwa!! Non, ce soir du vendredi 10 janvier au théâtre de Poche, Roda parle à Allah via son smartphone calmement mais avec fermeté : « Tu veux garder ma mère pour toi seul hein!!! ? » lui lance-t-il au milieu d'une conversation. Ce qui est convenu comme échange entre lui et Dieu vire parfois à la négociation : l'achat d'une nouvelle paire de baskets contre quelques séances de prières par exemple. Né au Maroc de parents libanais, ayant grandi en Guinée, l'acteur raconte l'incompréhension du petit garçon qu'il était, les nombreuses conquêtes de son père, la détresse de sa mère abandonnée, le salon de beauté créée par sa mère

A l'heure où les discussions sur le voile islamique provoquent des crispations, entre autres débats sur la place des femmes dans la société, « Dieu le père », le nouveau spectacle de Roda Fawaz questionne, interpelle «Ma mère, si elle ne va pas au paradis, c'est que le paradis n'existe pas ... Dieu est un homme. C'est certain. Seul un homme peut procréer avec autant de légèreté, puis abandonner ses enfants »

Si le spectacle brille par sa thématique du fait de l'actualité, on note cependant son côté one man show marqué: costume de cabaret, éclairage. Un parti pris assumé.. On regrette quelque peu l'absence de modestie et le peu d'effacement dans la dramaturgie. Mention spéciale à la musique.

Equipe artistique:

Roda Fawaz est un auteur, comédien belge d'origine libanaise. Il a joué *Lettres ouvertes aux fanatiques* de Raphael-Karim Djavani. *The Black*, *l'arabe et la femme blanche*, *On The Road..a* mis en scène par Eric De Staercke, prix de la critique de la meilleure découverte en 2016.

Pietro Pizzuti metteur en scène de « Dieu le père ». Auteurs de *Les ailes de la nuit*, *Leonardo ou le souci de l'éphémère*, la résistance. etc